

triers. Enfin, les graminées jouent un rôle en horticulture, notamment dans la création des gazons.

GRAMINICOLE adj. (grá-mi-ni-ko-lee — du lat. gramin, gazon, et de habit), Hist. nat. Qui vit sur les chaumes ou dans les champs de céréales : La lysace graminicole.

GRAMINIFOLIÉ, ÉE adj. (grá-mi-ni-fo-li-é du lat. gramin, gazon, et folium, feuille). Bot. Qui a des feuilles analogues à celles des graminées.

GRAMINIFORME adj. (grá-mi-ni-for-me — du lat. gramin, gazon, et de forme). Bot. Qui ressemble à une graminée.

GRAMINOLOGIE s. f. (grá-mi-no-lo-ji — du lat. gramin, gazon, et de gr. logos, discours), Bot. Histoire des plantes graminées.

GRAMMAIRE s. f. (grammá-mé-ri — du gr. gramma, lettre, caractère). Art qui enseigne à parler et à écrire correctement. La syntaxe est la partie principale de la GRAMMAIRE. (Acad.) Herbiens et GRAMMAIRES sont également vicieuses de présence une phrase et une fleur dans leurs formes grecives, avec leurs suites couleurs, leurs mouvements et leur vie : fleurs et phrases y sont mortes : on n'en trouve que la possession de le nom. (Buff.)

La Grammaire, du verbe et du nominatif. Comme de l'adjectif avec le substantif. Nous enseigne les lois.

MOLLÈRE. Ensemble des lois qui régissent une langue. Toute langue a sa GRAMMAIRE. Les GRAMMAIRES, le dictionnaire sont à la littérature d'une nation ce que le fondement, avec ses forces assises, est à l'édifice. (Dupanloup.) Le Livre ou sont exposées les règles d'une langue ou du langage en général : La GRAMMAIRE de Port-Royal, de Dumarsais. Les GRAMMAIRES de Beauzée, de Condillac, de Wailly, de Lhomond.

Par ext. Recueil de règles relatives à un art ou à une science : GRAMMAIRE musicale. Grammaire des arts du dessin.

— Enseignement. Classes de grammaire. Classes qui, dans les collèges, précèdent les humanités, et qui ont plus spécialement pour objet l'étude des langues qu'on y enseigne.

— Encycl. La grammaire peut être considérée sous divers points de vue.

Quand elle s'occupe des principes fondamentaux communs à toutes les langues, on la désigne sous le nom de GRAMMAIRE gÉnérale. On l'appelle aussi grammaire raisonnée ou philosophique : raisonnée, parce que ce n'est, en effet, qu'à l'aide de la comparaison et du raisonnement que l'on parvient à poser les principes communs à toutes les langues ; philosophique, parce qu'elle suppose une connaissance approfondie de la pensée, qu'on ne peut avoir qu'à la philosophie. Pour atteindre ce but, elle fait abstraction de tout ce qui est particulier à chaque langue, et ne s'occupe que des moyens généraux dont tous les peuples ont fait usage pour exprimer la pensée par la parole ou pour la peindre par l'écriture.

Si la grammaire ne s'occupe que de donner les règles et de faire connaître les usages d'une seule des nombreuses langues parlées sur la terre, c'est la grammaire particulière. Les matières qui appartiennent aux diverses branches de la grammaire sont très-nombreuses, ainsi qu'on peut le juger par la nomenclature suivante, que nous empruntons à Beauzée.

Tout ce qui se rapporte au langage a pour objet, soit le langage parlé, soit le langage écrit.

Ce qui tient au langage parlé est réuni sous le nom d'orthologie ou manière de bien parler, et ce qui tient au langage écrit a reçu le nom d'orthographe ou manière d'écrire correctement. L'orthographe se subdivise en deux parties, la lexicologie ou explication des mots isolés, et la syntaxe ou l'examen des mots réunis.

La lexicologie a pour but d'examiner les mots au point de vue matériel et à celui de leur valeur ; elle recherche donc les éléments des mots, c'est-à-dire les voix, les articulations, les syllabes, la prosodie ou l'accent et la quantité.

Elle explique la forme et les changements que l'usage fait subir aux mots ; elle fait connaître la totalité des idées que l'usage a attachées à chaque mot.

Pour expliquer le sens des mots, elle fait connaître ce que c'est que le sens propre et le sens figuré, ce qu'on désigne sous le nom de tropes ou de figures.

Quand des mots ont des rapports de signification sous certains points de vue et des différences sous d'autres aspects, elle les désigne sous le nom de synonymes.

L'examen du rôle que les mots jouent dans les missions catholiques est spécialement ordonné par les parties du discours.

D'autres relations des mots entre eux sont ordinairement désignées par des formes différentes, et ces accents reçoivent les dénominations de genres, cas, nombres, personnes, temps, modes, conjuguations, déclinaisons. L'office de la syntaxe est d'expliquer tout ce qui concerne les concours des mots réunis et de faire connaître la proposition et ses diverses parties.

Les diverses règles de la syntaxe ont pour

tut la concordance, le régime et la construction. La grammaire est née longtemps après la poésie et l'éloquence. Les premières traces qu'on en trouve en Occident sont éparées dans Platon et dans Aristote ; elle ne commença à former une science à part que lorsque les philosophes de l'école d'Alexandrie s'en occupèrent.

Les savants d'Alexandrie et leurs rivaux de Pergame analysèrent la langue grecque, la distribuèrent en catégories grammaticales, distinguèrent les différentes parties du discours, inventèrent des termes techniques pour les différentes fonctions des mots, observèrent la correction plus ou moins grande du style de certains poètes, séparèrent les formes vieillies des formes classiques et publièrent sur tous ces sujets de longs et doctes ouvrages ; mais il y avait encore un pas à faire, à la fois vers la grammaire grecque pratique et élémentaire. La plus ancienne de toutes est celle de Denys le Thrace ; elle est parvenue jusqu'à nous. Il est vrai que plusieurs auteurs en ont contesté l'authenticité ; mais on a répondu victorieusement à leurs objections. Qu'était-ce que ce Denys le Thrace ? Son père, comme son nom l'indique, était Thrace, mais Denys lui-même habitait Alexandrie, et il avait suivi les leçons du célèbre critique éditeur d'Homère, Aristarque. Plus tard, il vint à Rome, où il enseignait vers l'époque de Pompée. C'est là, ainsi que l'observe

Max Müller, que l'on peut regarder comme un Grec, disciple d'Aristarque, s'établit à Rome et compose une grammaire pratique de la langue grecque, à l'usage, bien entendu, des jeunes Romains, ses élèves. Il ne fonda pas les sciences grammaticales : presque tout le cadre de la grammaire lui était fourni par les travaux de ses prédécesseurs, depuis Platon jusqu'à Aristarque ; mais il fut le premier à appliquer à un objet pratique les principes des anciens philosophes et des critiques d'Alexandrie, et à servir de leurs observations et des catégories qu'ils avaient établies pour enseigner le grec, et, ce qu'il faut remarquer, pour enseigner le grec, non pas à des Grecs, qui savaient déjà leur langue, et à qui il ne manquait plus que de connaître la théorie, mais à des Romains à qui il fallait apprendre les déclinaisons et les conjuguations régulières et irrégulières. Son traité devint un des canaux principaux par lesquels la terminologie grecque, après avoir passé d'Athènes à Alexandrie, fut portée à Rome, pour se répandre de là dans tout le monde civilisé.

Voilà incontestablement la première grammaire élémentaire. C'est vers la fin du xviii^e siècle seulement que parut la première grammaire philosophique, due à Arnould, et désignée souvent sous le nom de Méthode de Port-Royal. Ce savant traita fort suivi, dans le xvii^e siècle et dans le xviii^e, de ceux de Bouhours, de Régnier-Desmarais, de Buffier, de Dangeau, de Girard, de d'Olivet, de Dumarsais, de Beauzée, de Condillac, de Debrosses, de Cour de Gébelin. On peut citer, dans notre siècle, le Cours général de S. de Sacy, celui de Destutt-Tracy, les ouvrages de Lemaire, de Laveaux, de Boniface, etc.

En Angleterre et l'Allemagne nous ont fourni un nombre considérable d'ouvrages de plus grand mérite, dont plusieurs ont été traduits dans notre langue. Si le nombre des ouvrages d'un mérite supérieur est assez petit, le public est inondé d'un déluge de traités de grammaire, des plus indigestes, faits sans méthode et sans soin, et qui n'ont heureusement qu'une existence toute à fait éphémère. Quelques-uns des meilleurs traités de grammaire ont été publiés sous le nom de méthode. V. ce mot.

L'enseignement de la grammaire laissait autrefois beaucoup à désirer : pour l'enseigner, on se bornait à faire apprendre aux élèves une grammaire quelconque, sans explications, sans exercices ; aussi rien n'était-il plus rebutant que cette étude. De nos jours, cet enseignement s'est perfectionné par un mélange judicieux de la théorie et de la pratique. Il en est résulté que la connaissance des règles du langage est beaucoup plus répandue qu'elle ne l'était avant ces heureuses innovations.

— GRAMMAIRE comparée. C'est Franz Bopp qui le premier fit une étude spéciale de la grammaire comparée, science à laquelle il a donné son nom. On peut dire que la grammaire comparée est née avec la philologie, c'est-à-dire avec l'étude des langues et de leur origine. Elle fut d'abord cultivée par des philologues allemands, et surtout par un jeune homme de génie, et quand il s'agit de créer une science nouvelle, l'imagination du poète y est encore plus nécessaire que l'exactitude du savant. Il fallut assurément de regard du génie pour embrasser d'un seul coup d'œil les langues de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, de l'Italie et de l'Allemagne, et pour les comprendre toutes sous la simple dénomination d'indo-germaniques.

« Telle fut l'œuvre de Schlegel, et dans l'histoire de l'Intelligence, on l'a appelée en toute vérité « la découverte d'un nouveau monde. » Il était réservé à un autre homme de génie de faire la synthèse de la science du langage et de fonder la grammaire comparée, en suivant rigoureusement la méthode d'observation. Franz Bopp, né à Mayence le 14 septembre 1791, vint en 1813 à Paris, où était alors le centre des études orientales. Il resta quatre années, pendant lesquelles il étudia le sanscrit avec Alexandre Hamilton, membre de la Société de Calcutta qui fut le maître d'un adepte et une protectrice dans la grande czarine du Nord. Catherine n'était encore que grande-duchesse quand elle donna toutes ses missions catholiques à l'Allemagne. Bopp publia d'après lui un ouvrage intitulé Le système de conjugaison de la langue sanscrit comparé avec celles des langues grecque, latine, persane et allemande (Francfort-sur-le-Mein, 1816). C'était un avant-goût de sa Grammaire comparée, œuvre colossale dont le premier volume devait paraître dix-sept ans plus tard.

Etienne Guichard range à part l'hébreu, le chaldéen et le syriaque comme formant une famille séparée, et distingue en outre les idiomes des langues slaves, qui se sont formés plus tard, après, Claude Duret fit paraître le *Treasure of the history des langues de cet univers* (in-4°), dans lequel il répète les erreurs de Blandin et de Postal, qui consistent à dériver du grec la langue du pays de Galles et de Cornwallles, à faire venir les Turcs des Arméniens, parce que le turec était parlé en Arménie, à regarder les Perses comme des descendants de Sem et à rattachar leur langue au syriaque et à l'hébreu. Ce qui empêcha pendant longtemps les progrès de la science du langage, ce fut la conviction que l'hébreu avait été la langue primitive de l'humanité. On essaya de faire remonter à l'hébreu tous les idiomes connus, comme le grec, le latin, le persan, le turec, etc., et l'on composa volumes sur volumes, sans obtenir un résultat satisfaisant. Ce fut Leibnitz qui le premier se définit réuellement du préjugé qui faisait de l'hébreu l'origine de tout langage ; et non content d'avoir renversé cet obstacle, le premier de ses efforts fut de donner à la science de l'origine des langues une induction rigoureuse à un sujet que jusqu'alors on avait étudié sans méthode. L'étude des langues, mais Denys lui-même habitait Alexandrie, et il avait suivi les leçons de celui qui fut le premier à appliquer à un objet pratique les principes des anciens philosophes et des critiques d'Alexandrie, et à servir de leurs observations et des catégories qu'ils avaient établies pour enseigner le grec, et, ce qu'il faut remarquer, pour enseigner le grec, non pas à des Grecs, qui savaient déjà leur langue, et à qui il ne manquait plus que de connaître la théorie, mais à des Romains à qui il fallait apprendre les déclinaisons et les conjuguations régulières et irrégulières. Son traité devint un des canaux principaux par lesquels la terminologie grecque, après avoir passé d'Athènes à Alexandrie, fut portée à Rome, pour se répandre de là dans tout le monde civilisé.

« Je me suis permis de suggérer que les nombreuses langues, jusqu'à présent entièrement inconnues et non étudiées, qui se parlent dans l'empire de Votre Majesté, et les frontières, soient mises par écrit ; je voudrais aussi que l'on réunît des dictionnaires ou tout au moins de petites vocabulaires, et que l'on se procurât dans ces idiomes d'autres livres, tels que des ouvrages de morale, de poésie, de prose, de lettres, de sciences, de philosophie, de mathématiques, etc. »

Leibnitz dressa une liste des termes les plus simples et les plus usités qui devaient être employés dans les langues comparées ; il désigna les langues et il recueillit lui-même tout ce qui pouvait jeter quelque lumière sur l'origine de la langue allemande. Dans la classification des langues de l'Asie, cet ouvrage, qui est le *Catalogue des langues*, par Hervas, et *Mithridate*, d'Adelung.

Dans le *Monde primitif*, publié en 1773, Cour de Gébelin regarda le persan, l'arménien, le malais et le copte comme des dialectes de l'hébreu ; il parle du basque comme si c'était une branche du celte, et il tâche de découvrir des mots hébreux, grecs, anglais et français dans les idiomes de l'Amérique.

Hervas a réuni des spécimens et des notices de plus de trois cents langues ; il composa lui-même les grammaires de plus de quarante idiomes ; il fut le premier à montrer que la véritable affinité des langues doit être déterminée surtout par les faits grammaticaux, et non par une simple ressemblance de mots. Il rangea dans la famille semblable l'hébreu, le grec, le latin, le syriaque, l'arménien et l'amarhique. Il reconnut dans le basque une langue indépendante que parlaient les premiers habitants de l'Espagne. Il découvrit la famille des langues malaises et polynésiennes longtemps avant que Humboldt s'en occupât. Enfin il n'ignorait pas les rapports qui existent entre le sanscrit et le grec.

« M. Bopp fut le premier à trouver une méthode adéquate et une protectrice dans la grande czarine du Nord. Catherine n'était encore que grande-duchesse quand elle donna toutes ses missions catholiques à l'Allemagne. Bopp publia d'après lui un ouvrage intitulé Le système de conjugaison de la langue sanscrit comparé avec celles des langues grecque, latine, persane et allemande (Francfort-sur-le-Mein, 1816). C'était un avant-goût de sa Grammaire comparée, œuvre colossale dont le premier volume devait paraître dix-sept ans plus tard.

« Vous avez été témoin de la solitude dans laquelle près de deux millions de personnes sont confinées, et dont j'ai eu de la peine à sortir. Vous ne vous doutez guère de ce que j'y faisais : pour la rareté du fait, je vous le dis, je le sais fait traduire dans autant de langues que de jargons que j'ai pu trouver ; le nombre déjà en dépasse la centaine. Tous les jours je prenais un de ces mots, et je l'écrivais dans toutes les langues que je pouvais ramasser. Ceci m'a appris que la celtique ressemble à l'ostiaque ; que ce qui veut dire ciel dans une langue signifie nuage, brouillard, voûte dans d'autres ; que le mot Dieu, dans de certains dialectes, signifie le Très-Haut ou le Bon, dans d'autres le soleil ou le feu. *Niches Stecken-pferdchen wurde ich überausig, dieses Buch son der Einsamkeit durchgelesen* (Je ne me suis permis de suggérer que les nombreuses langues, jusqu'à présent entièrement inconnues et non étudiées, qui se parlent dans l'empire de Votre Majesté, et les frontières, soient mises par écrit ; je voudrais aussi que l'on réunît des dictionnaires ou tout au moins de petites vocabulaires, et que l'on se procurât dans ces idiomes d'autres livres, tels que des ouvrages de morale, de poésie, de prose, de lettres, de sciences, de philosophie, de mathématiques, etc. »

« Bopp s'est proposé un triple objet, qui a été le centre de toutes ses recherches : le système phonétique, les éléments radicaux et les formes grammaticales des langues de la famille aryenne. Sa grande explication tentée par le génie de ce philologue a prouvé qu'en réunissant en un faisceau tous les idiomes de même famille on peut les compléter l'un par l'autre et expliquer la plupart des faits que les grammaires spéciales enregistrent sans les éclaircir. Chaque mot, chaque flexion nous conduit, par une filiation directe, jusqu'aux temps les plus reculés de la langue, et les progrès si rapides sont dus surtout à la découverte du sanscrit et à l'étude de cet idiome, qui est devenu la base des travaux philologiques modernes.

Mais l'histoire de la philologie sanscrite chez les Européens ne date vraiment que de la fondation de la Société asiatique à Calcutta en 1784. Ce furent les travaux de William Jones, de Carey, de Wilkins, de Forster, de Colebrooke et d'autres membres de cette illustre compagnie, qui ouvrirent aux savants de l'Europe l'accès de la langue et de la littérature sanscrites.

Le premier qui osa regarder en face les faits nouveaux avec leurs conséquences fut le poète allemand Frédéric Schlegel. Il le fit dans un livre intitulé : *Sur la langue et la sagesse des Hindous* (Heidelberg, 1808). « Quelque publié deux ans seulement après le premier volume du *Mithridate* d'Adelung, l'ouvrage de Schlegel, dit M. Max Müller, en est séparé de toute la distance qu'il y a entre le système de Copernic et celui de Ptolémée. Schlegel, ajoute l'auteur de la *Science du langage*, n'était pas un grand savant ; mais c'était un homme de génie, et quand il s'agit d'autres : les *Recherches étymologiques* de J. Jacob Grimm (1816-1837) ; la *Grammaire comparée de la grammaire comparée des langues indo-germaniques* de Schleicher (1861-1862) ; la *Grammaire comparée des langues celtiques* de Zeuss. De 1843 à 1853, Hæfer fit paraître le *Journal pour la science du langage* ; Aufrecht et Kuhn ont fondé en 1852, à Berlin, la *Revue de philologie comparée*, que Kuhn continue ; depuis 1860, Lazarus et Steinthal publient la *Revue pour la psychologie des nations et la science du langage*, et depuis 1863, Hæfer fait paraître à Göttingue une revue philologique ayant pour titre : *Orient et Occident*.

Le 16 mai 1866, l'Allemagne savante célébra le cinquième anniversaire de la mort de Bopp au vénéralre Franz Bopp. La principale circonstance de cette fête, à laquelle Bopp lui-même était présent, a été l'ouverture de la conférence internationale des centres des études orientales. Il y resta quatre années, pendant lesquelles il étudia le sanscrit avec Alexandre Hamilton, membre de la Société de Calcutta qui fut le maître d'un adepte et une protectrice dans la grande czarine du Nord. Catherine n'était encore que grande-duchesse quand elle donna toutes ses missions catholiques à l'Allemagne. Bopp publia d'après lui un ouvrage intitulé Le système de conjugaison de la langue sanscrit comparé avec celles des langues grecque, latine, persane et allemande (Francfort-sur-le-Mein, 1816). C'était un avant-goût de sa Grammaire comparée, œuvre colossale dont le premier volume devait paraître dix-sept ans plus tard.

logiques ne cessèrent point de l'occuper. Une fois, elle s'enferma pendant de longs mois pour se consacrer tout entière à son ouvrage le plus important. Voici ce qu'elle écrivit à Zimmerman le 17 mars 1785 : « Votre lettre m'a été de la solitude dans laquelle près de deux millions de personnes sont confinées, et dont j'ai eu de la peine à sortir. Vous ne vous doutez guère de ce que j'y faisais : pour la rareté du fait, je vous le dis, je le sais fait traduire dans autant de langues que de jargons que j'ai pu trouver ; le nombre déjà en dépasse la centaine. Tous les jours je prenais un de ces mots, et je l'écrivais dans toutes les langues que je pouvais ramasser. Ceci m'a appris que la celtique ressemble à l'ostiaque ; que ce qui veut dire ciel dans une langue signifie nuage, brouillard, voûte dans d'autres ; que le mot Dieu, dans de certains dialectes, signifie le Très-Haut ou le Bon, dans d'autres le soleil ou le feu. *Niches Stecken-pferdchen wurde ich überausig, dieses Buch son der Einsamkeit durchgelesen* (Je ne me suis permis de suggérer que les nombreuses langues, jusqu'à présent entièrement inconnues et non étudiées, qui se parlent dans l'empire de Votre Majesté, et les frontières, soient mises par écrit ; je voudrais aussi que l'on réunît des dictionnaires ou tout au moins de petites vocabulaires, et que l'on se procurât dans ces idiomes d'autres livres, tels que des ouvrages de morale, de poésie, de prose, de lettres, de sciences, de philosophie, de mathématiques, etc. »

« Bopp s'est proposé un triple objet, qui a été le centre de toutes ses recherches : le système phonétique, les éléments radicaux et les formes grammaticales des langues de la famille aryenne. Sa grande explication tentée par le génie de ce philologue a prouvé qu'en réunissant en un faisceau tous les idiomes de même famille on peut les compléter l'un par l'autre et expliquer la plupart des faits que les grammaires spéciales enregistrent sans les éclaircir. Chaque mot, chaque flexion nous conduit, par une filiation directe, jusqu'aux temps les plus reculés de la langue, et les progrès si rapides sont dus surtout à la découverte du sanscrit et à l'étude de cet idiome, qui est devenu la base des travaux philologiques modernes.

Mais l'histoire de la philologie sanscrite chez les Européens ne date vraiment que de la fondation de la Société asiatique à Calcutta en 1784. Ce furent les travaux de William Jones, de Carey, de Wilkins, de Forster, de Colebrooke et d'autres membres de cette illustre compagnie, qui ouvrirent aux savants de l'Europe l'accès de la langue et de la littérature sanscrites.

Le premier qui osa regarder en face les faits nouveaux avec leurs conséquences fut le poète allemand Frédéric Schlegel. Il le fit dans un livre intitulé : *Sur la langue et la sagesse des Hindous* (Heidelberg, 1808). « Quelque publié deux ans seulement après le premier volume du *Mithridate* d'Adelung, l'ouvrage de Schlegel, dit M. Max Müller, en est séparé de toute la distance qu'il y a entre le système de Copernic et celui de Ptolémée. Schlegel, ajoute l'auteur de la *Science du langage*, n'était pas un grand savant ; mais c'était un homme de génie, et quand il s'agit d'autres : les *Recherches étymologiques* de J. Jacob Grimm (1816-1837) ; la *Grammaire comparée de la grammaire comparée des langues indo-germaniques* de Schleicher (1861-1862) ; la *Grammaire comparée des langues celtiques* de Zeuss. De 1843 à 1853, Hæfer fit paraître le *Journal pour la science du langage* ; Aufrecht et Kuhn ont fondé en 1852, à Berlin, la *Revue de philologie comparée*, que Kuhn continue ; depuis 1860, Lazarus et Steinthal publient la *Revue pour la psychologie des nations et la science du langage*, et depuis 1863, Hæfer fait paraître à Göttingue une revue philologique ayant pour titre : *Orient et Occident*.

Le 16 mai 1866, l'Allemagne savante célébra le cinquième anniversaire de la mort de Bopp au vénéralre Franz Bopp. La principale circonstance de cette fête, à laquelle Bopp lui-même était présent, a été l'ouverture de la conférence internationale des centres des études orientales. Il y resta quatre années, pendant lesquelles il étudia le sanscrit avec Alexandre Hamilton, membre de la Société de Calcutta qui fut le maître d'un adepte et une protectrice dans la grande czarine du Nord. Catherine n'était encore que grande-duchesse quand elle donna toutes ses missions catholiques à l'Allemagne. Bopp publia d'après lui un ouvrage intitulé Le système de conjugaison de la langue sanscrit comparé avec celles des langues grecque, latine, persane et allemande (Francfort-sur-le-Mein, 1816). C'était un avant-goût de sa Grammaire comparée, œuvre colossale dont le premier volume devait paraître dix-sept ans plus tard.

« Bopp s'est proposé un triple objet, qui a été le centre de toutes ses recherches : le système phonétique, les éléments radicaux et les formes grammaticales des langues de la famille aryenne. Sa grande explication tentée par le génie de ce philologue a prouvé qu'en réunissant en un faisceau tous les idiomes de même famille on peut les compléter l'un par l'autre et expliquer la plupart des faits que les grammaires spéciales enregistrent sans les éclaircir. Chaque mot, chaque flexion nous conduit, par une filiation directe, jusqu'aux temps les plus reculés de la langue, et les progrès si rapides sont dus surtout à la découverte du sanscrit et à l'étude de cet idiome, qui est devenu la base des travaux philologiques modernes.

Mais l'histoire de la philologie sanscrite chez les Européens ne date vraiment que de la fondation de la Société asiatique à Calcutta en 1784. Ce furent les travaux de William Jones, de Carey, de Wilkins, de Forster, de Colebrooke et d'autres membres de cette illustre compagnie, qui ouvrirent aux savants de l'Europe l'accès de la langue et de la littérature sanscrites.

Le premier qui osa regarder en face les faits nouveaux avec leurs conséquences fut le poète allemand Frédéric Schlegel. Il le fit dans un livre intitulé : *Sur la langue et la sagesse des Hindous* (Heidelberg, 1808). « Quelque publié deux ans seulement après le premier volume du *Mithridate* d'Adelung, l'ouvrage de Schlegel, dit M. Max Müller, en est séparé de toute la distance qu'il y a entre le système de Copernic et celui de Ptolémée. Schlegel, ajoute l'auteur de la *Science du langage*, n'était pas un grand savant ; mais c'était un homme de génie, et quand il s'agit d'autres : les *Recherches étymologiques* de J. Jacob Grimm (1816-1837) ; la *Grammaire comparée de la grammaire comparée des langues indo-germaniques* de Schleicher (1861-1862) ; la *Grammaire comparée des langues celtiques* de Zeuss. De 1843 à 1853, Hæfer fit paraître le *Journal pour la science du langage* ; Aufrecht et Kuhn ont fondé en 1852, à Berlin, la *Revue de philologie comparée*, que Kuhn continue ; depuis 1860, Lazarus et Steinthal publient la *Revue pour la psychologie des nations et la science du langage*, et depuis 1863, Hæfer fait paraître à Göttingue une revue philologique ayant pour titre : *Orient et Occident*.

« Bopp s'est proposé un triple objet, qui a été le centre de toutes ses recherches : le système phonétique, les éléments radicaux et les formes grammaticales des langues de la famille aryenne. Sa grande explication tentée par le génie de ce philologue a prouvé qu'en réunissant en un faisceau tous les idiomes de même famille on peut les compléter l'un par l'autre et expliquer la plupart des faits que les grammaires spéciales enregistrent sans les éclaircir. Chaque mot, chaque flexion nous conduit, par une filiation directe, jusqu'aux temps les plus reculés de la langue, et les progrès si rapides sont dus surtout à la découverte du sanscrit et à l'étude de cet idiome, qui est devenu la base des travaux philologiques modernes.

Mais l'histoire de la philologie sanscrite chez les Européens ne date vraiment que de la fondation de la Société asiatique à Calcutta en 1784. Ce furent les travaux de William Jones, de Carey, de Wilkins, de Forster, de Colebrooke et d'autres membres de cette illustre compagnie, qui ouvrirent aux savants de l'Europe l'accès de la langue et de la littérature sanscrites.

Le premier qui osa regarder en face les faits nouveaux avec leurs conséquences fut le poète allemand Frédéric Schlegel. Il le fit dans un livre intitulé : *Sur la langue et la sagesse des Hindous* (Heidelberg, 1808). « Quelque publié deux ans seulement après le premier volume du *Mithridate* d'Adelung, l'ouvrage de Schlegel, dit M. Max Müller, en est séparé de toute la distance qu'il y a entre le système de Copernic et celui de Ptolémée. Schlegel, ajoute l'auteur de la *Science du langage*, n'était pas un grand savant ; mais c'était un homme de génie, et quand il s'agit d'autres : les *Recherches étymologiques* de J. Jacob Grimm (1816-1837) ; la *Grammaire comparée de la grammaire comparée des langues indo-germaniques* de Schleicher (1861-1862) ; la *Grammaire comparée des langues celtiques* de Zeuss. De 1843 à 1853, Hæfer fit paraître le *Journal pour la science du langage* ; Aufrecht et Kuhn ont fondé en 1852, à Berlin, la *Revue de philologie comparée*, que Kuhn continue ; depuis 1860, Lazarus et Steinthal publient la *Revue pour la psychologie des nations et la science du langage*, et depuis 1863, Hæfer fait paraître à Göttingue une revue philologique ayant pour titre : *Orient et Occident*.

Le 16 mai 1866, l'Allemagne savante célébra le cinquième anniversaire de la mort de Bopp au vénéralre Franz Bopp. La principale circonstance de cette fête, à laquelle Bopp lui-même était présent, a été l'ouverture de la conférence internationale des centres des études orientales. Il y resta quatre années, pendant lesquelles il étudia le sanscrit avec Alexandre Hamilton, membre de la Société de Calcutta qui fut le maître d'un adepte et une protectrice dans la grande czarine du Nord. Catherine n'était encore que grande-duchesse quand elle donna toutes ses missions catholiques à l'Allemagne. Bopp publia d'après lui un ouvrage intitulé Le système de conjugaison de la langue sanscrit comparé avec celles des langues grecque, latine, persane et allemande (Francfort-sur-le-Mein, 1816). C'était un avant-goût de sa Grammaire comparée, œuvre colossale dont le premier volume devait paraître dix-sept ans plus tard.

« Bopp s'est proposé un triple objet, qui a été le centre de toutes ses recherches : le système phonétique, les éléments radicaux et les formes grammaticales des langues de la famille aryenne. Sa grande explication tentée par le génie de ce philologue a prouvé qu'en réunissant en un faisceau tous les idiomes de même famille on peut les compléter l'un par l'autre et expliquer la plupart des faits que les grammaires spéciales enregistrent sans les éclaircir. Chaque mot, chaque flexion nous conduit, par une filiation directe, jusqu'aux temps les plus reculés de la langue, et les progrès si rapides sont dus surtout à la découverte du sanscrit et à l'étude de cet idiome, qui est devenu la base des travaux philologiques modernes.

Mais l'histoire de la philologie sanscrite chez les Européens ne date vraiment que de la fondation de la Société asiatique à Calcutta en 1784. Ce furent les travaux de William Jones, de Carey, de Wilkins, de Forster, de Colebrooke et d'autres membres de cette illustre compagnie, qui ouvrirent aux savants de l'Europe l'accès de la langue et de la littérature sanscrites.

Le premier qui osa regarder en face les faits nouveaux avec leurs conséquences fut le poète allemand Frédéric Schlegel. Il le fit dans un livre intitulé : *Sur la langue et la sagesse des Hindous* (Heidelberg, 1808). « Quelque publié deux ans seulement après le premier volume du *Mithridate* d'Adelung, l'ouvrage de Schlegel, dit M. Max Müller, en est séparé de toute la distance qu'il y a entre le système de Copernic et celui de Ptolémée. Schlegel, ajoute l'auteur de la *Science du langage*, n'était pas un grand savant ; mais c'était un homme de génie, et quand il s'agit d'autres : les *Recherches étymologiques* de J. Jacob Grimm (1816-1837) ; la *Grammaire comparée de la grammaire comparée des langues indo-germaniques* de Schleicher (1861-1862) ; la *Grammaire comparée des langues celtiques* de Zeuss. De 1843 à 1853, Hæfer fit paraître le *Journal pour la science du langage* ; Aufrecht et Kuhn ont fondé en 1852, à Berlin, la *Revue de philologie comparée*, que Kuhn continue ; depuis 1860, Lazarus et Steinthal publient la *Revue pour la psychologie des nations et la science du langage*, et depuis 1863, Hæfer fait paraître à Göttingue une revue philologique ayant pour titre : *Orient et Occident*.

Le 16 mai 1866, l'Allemagne savante célébra le cinquième anniversaire de la mort de Bopp au vénéralre Franz Bopp. La principale circonstance de cette fête, à laquelle Bopp lui-même était présent, a été l'ouverture de la conférence internationale des centres des études orientales. Il y resta quatre années, pendant lesquelles il étudia le sanscrit avec Alexandre Hamilton, membre de la Société de Calcutta qui fut le maître d'un adepte et une protectrice dans la grande czarine du Nord. Catherine n'était encore que grande-duchesse quand elle donna toutes ses missions catholiques à l'Allemagne. Bopp publia d'après lui un ouvrage intitulé Le système de conjugaison de la langue sanscrit comparé avec celles des langues grecque, latine, persane et allemande (Francfort-sur-le-Mein, 1816). C'était un avant-goût de sa Grammaire comparée, œuvre colossale dont le premier volume devait paraître dix-sept ans plus tard.

« Bopp s'est proposé un triple objet, qui a été le centre de toutes ses recherches : le système phonétique, les éléments radicaux et les formes grammaticales des langues de la famille aryenne. Sa grande explication tentée par le génie de ce philologue a prouvé qu'en réunissant en un faisceau tous les idiomes de même famille on peut les compléter l'un par l'autre et expliquer la plupart des faits que les grammaires spéciales enregistrent sans les éclaircir. Chaque mot, chaque flexion nous conduit, par une filiation directe, jusqu'aux temps les plus reculés de la langue, et les progrès si rapides sont dus surtout à la découverte du sanscrit et à l'étude de cet idiome, qui est devenu la base des travaux philologiques modernes.

Mais l'histoire de la philologie sanscrite chez les Européens ne date vraiment que de la fondation de la Société asiatique à Calcutta en 1784. Ce furent les travaux de William Jones, de Carey, de Wilkins, de Forster, de Colebrooke et d'autres membres de cette illustre compagnie, qui ouvrirent aux savants de l'Europe l'accès de la langue et de la littérature sanscrites.

Le premier qui osa regarder en face les faits nouveaux avec leurs conséquences fut le poète allemand Frédéric Schlegel. Il le fit dans un livre intitulé : *Sur la langue et la sagesse des Hindous* (Heidelberg, 1808). « Quelque publié deux ans seulement après le premier volume du *Mithridate* d'Adelung, l'ouvrage de Schlegel, dit M. Max Müller, en est séparé de toute la distance qu'il y a entre le système de Copernic et celui de Ptolémée. Schlegel, ajoute l'auteur de la *Science du langage*, n'était pas un grand savant ; mais c'était un homme de génie, et quand il s'agit d'autres : les *Recherches étymologiques* de J. Jacob Grimm (1816-1837) ; la *Grammaire comparée de la grammaire comparée des langues indo-germaniques* de Schleicher (1861-1862) ; la *Grammaire comparée des langues celtiques* de Zeuss. De 1843 à 1853, Hæfer fit paraître le *Journal pour la science du langage* ; Aufrecht et Kuhn ont fondé en 1852, à Berlin, la *Revue de philologie comparée*, que Kuhn continue ; depuis 1860, Lazarus et Steinthal publient la *Revue pour la psychologie des nations et la science du langage*, et depuis 1863, Hæfer fait paraître à Göttingue une revue philologique ayant pour titre : *Orient et Occident*.

Le 16 mai 1866, l'Allemagne savante célébra le cinquième anniversaire de la mort de Bopp au vénéralre Franz Bopp. La principale circonstance de cette fête, à laquelle Bopp lui-même était présent, a été l'ouverture de la conférence internationale des centres des études orientales. Il y resta quatre années, pendant lesquelles il étudia le sanscrit avec Alexandre Hamilton, membre de la Société de Calcutta qui fut le maître d'un adepte et une protectrice dans la grande czarine du Nord. Catherine n'était encore que grande-duchesse quand elle donna toutes ses missions catholiques à l'Allemagne. Bopp publia d'après lui un ouvrage intitulé Le système de conjugaison de la langue sanscrit comparé avec celles des langues grecque, latine, persane et allemande (Francfort-sur-le-Mein, 1816). C'était un avant-goût de sa Grammaire comparée, œuvre colossale dont le premier volume devait paraître dix-sept ans plus tard.

« Bopp s'est proposé un triple objet, qui a été le centre de toutes ses recherches : le système phonétique, les éléments radicaux et les formes grammaticales des langues de la famille aryenne. Sa grande explication tentée par le génie de ce philologue a prouvé qu'en réunissant en un faisceau tous les idiomes de même famille on peut les compléter l'un par l'autre et expliquer la plupart des faits que les grammaires spéciales enregistrent sans les éclaircir. Chaque mot, chaque flexion nous conduit, par une filiation directe, jusqu'aux temps les plus reculés de la langue, et les progrès si rapides sont dus surtout à la découverte du sanscrit et à l'étude de cet idiome, qui est devenu la base des travaux philologiques modernes.

« Bopp s'est proposé un triple objet, qui a été le centre de toutes ses recherches : le système phonétique, les éléments radicaux et les formes grammaticales des langues de la famille aryenne. Sa grande explication tentée par le génie de ce philologue a prouvé qu'en réunissant en un faisceau tous les idiomes de même famille on peut les compléter l'un par l'autre et expliquer la plupart des faits que les grammaires spéciales enregistrent sans les éclaircir. Chaque mot, chaque flexion nous conduit, par une filiation directe, jusqu'aux temps les plus reculés de la langue, et les progrès si rapides sont dus surtout à la découverte du sanscrit et à l'étude de cet idiome,